Jésus-Christ

Cours 6 – Mars 2021

**La Passion et la Résurrection du Christ**

C’est le cœur de l’Evangile, le cœur de notre foi : « Et si le Christ n’est pas ressuscité, notre proclamation est sans contenu, votre foi aussi est sans contenu » (1Co 15,14). Près de la moitié de l’Evangile de Saint Jean est consacré à ces évènements depuis le lavement des pieds, les adieux de Jésus et la prière sacerdotale jusqu’à la Croix et la Résurrection. Le ton des évangiles est très sobre ce qui fait ressortir le côté dramatique. Durant la passion même, il y a très peu de paroles et ce qui est mis en évidence ce sont les Ecritures : des paroles de Jésus qui viennent des psaumes (Ps 21 et Ps 30), de nombreuses citations de l’Ancien Testament (Za 9,9 ; 11,12-13 ; 12,10 ; 13,7 ; ; Is 53, 1 etc…) ou références comme le partage des vêtements. Les évènements sont très denses, aussi nous allons nous concentrer sur ce qui se joue dans la Passion et la Résurrection. Aujourd’hui, nous n’allons pas parler des effets de la Rédemption (salut, pardon, réconciliation, divinisation…), ce qui sera le sujet de notre prochain cours, nous allons aborder le fond du mystère : qu’est-ce qui, dans la Croix du Christ, et là surtout, a opéré notre salut, entendu comme changement dans les relations entre Dieu et l’homme. Que veut dire « pour notre salut » ? Nous allons l’aborder sous différents angles en suivant la lettre aux Hébreux.

1. **Le salut comme restauration de l’ordre initial**
* Le jugement

Selon les évènements, c’est Jésus qui a été jugé par le Sanhédrin et par Pilate et condamné au supplice réservé aux esclaves. Or en fait c’est Caïphe et Pilate qui sont jugés, c’est le monde qui est jugé : « Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors» (Jn 12,31). Dieu a condamné le péché dans la chair, c’est-à-dire l’état pécheur : « En effet, quand Dieu a envoyé son propre Fils dans une condition charnelle semblable à celle des pécheurs pour vaincre le péché, il a fait ce que la loi de Moïse ne pouvait pas faire à cause de la faiblesse humaine : il a condamné le péché dans l’homme charnel » (Rm 8,3).
Jésus a connu le jugement de Dieu (jugement = tri, séparation) : Dieu a justifié son Serviteur, il n’a rien vu en lui à reprendre ; le Monde au contraire qui s’est dressé contre lui a été condamné. Jésus est manifesté comme juste : « Lui, il a même été jugé digne d’une plus grande gloire que Moïse » (He 3,3). Il a « confondu le monde en matière de justice » (Jn 16,8), il est justifié par l’Esprit (1 Tm 3,16).

* Le rachat

La lettre aux Hébreux utilise ce mot de rachat pour parler du salut et du retour à l’ordre initial, à l’héritage jadis promis : « Voilà pourquoi il est le médiateur d’une alliance nouvelle, d’un testament nouveau : puisque sa mort a permis le rachat des transgressions commises sous le premier Testament, ceux qui sont appelés peuvent recevoir l’héritage éternel jadis promis. » (He 9,15).
Saint Paul met en avant le fait que la libération de l’humanité est une opération onéreuse, qu’elle a un coût : « Il a effacé le billet de la dette qui nous accablait en raison des prescriptions légales pesant sur nous : il l’a annulé en le clouant à la croix. » (Col 2,14). Jésus lui-même le dit « le Fils de l’homme n’est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en *rançon* pour la multitude » (Mt 20,28).
L’idée de rançon introduit l’idée de substitution : Jésus a pris notre place, a payé pour l’homme pécheur. Plus l’homme est éloigné de Dieu, moins ce retour est facile, ce n’est pas Dieu qui veut qu’il soit pénible, ce n’est pas de sa faute, si le péché rend l’homme ankylosé et le fait vivre dans un monde marqué par le mal. Traverser cet état pour donner à Dieu toute sa place dans notre vie devient immensément onéreux. C’est ce prix-là que Jésus a payé pour nous : « il apprit, de ce qu’il souffrit, l’obéissance » (He 5,8). Il s’agit de renouer des liens que le péché avait défaits.

On peut se demander : à qui est payée la dette : à Satan ? Il s’agit plutôt d’une remise de dette, d’une abolition de la dette : tout est payé par le Christ et la dette est annulée. Saint Anselme, dans *Cur Deus Homo*, envisage la rédemption comme un rachat, qui n’est pas un rachat de l’homme aux griffes du diable mais un rachat de l’homme à l’esclavage du péché. Saint Anselme met en avant l’acte humain. Par la désobéissance d’Adam, le péché a corrompu l’ensemble de l’humanité. : « il fallait, la mort étant entrée dans le genre humain par la désobéissance d’un homme, que de même la vie fut rétablie par l’obéissance d’un homme ». L’obéissance rachète la désobéissance, mais il y a un reste de l’ancienne désobéissance qu’il faut « réparer », car l’homme a une dette envers Dieu en tant que créature. Le péché est essentiellement un manquement à l’honneur dû à Dieu : « Tant que l’homme n’acquitte pas ce qu’il a ravi, il demeure dans la faute. Et il ne suffit pas qu’il rende seulement ce qui a été ôté ; mais pour l’offense infligée il doit rendre plus que ce qu’il a ôté ». Mais le prix est si élevé qu’aucun homme ne pouvait le fournir. Ainsi l’Incarnation et la Rédemption sont destinés à réparer ce qu’il a de faussé dans les relations entre Dieu et l’homme. Saint Anselme part des images prises à l’honneur féodal, où le sujet défaillant doit « satisfaire » par un châtiment public à l’honneur seigneurial bafoué, mais l’honneur de Dieu n’est pas autre chose que le rétablissement de son plan sur l’homme (la « Gloire de Dieu, c’est l’homme vivant », Irénée), donc la réparation offerte par le Christ équivaut au rétablissement de « l’ordre » qui préside aux relations entre Dieu et l’homme, le Fils innocent s’est soumis jusqu’à la mort à la loi qui voulait que le péché soit puni de mort.

* Le sacrifice d’expiation pour les péchés

« Tout grand prêtre, en effet, est pris parmi les hommes ; il est établi pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu ; il doit offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. » (He 5,1)
« Dans l’échange de Jésus avec son Père lors de la prière sacerdotale, le rituel du jour de l’Expiation (Lv 23,26-32) est transformé en prière. Ainsi devient tangible le renouvellement du culte auquel visait la purification du Temple et les paroles prononcées par Jésus pour expliquer cet évènement. Les sacrifices d’animaux sont dépassés. Le sacrifice comme parole prend leur place (cf Rm 12,1). Elle est plus que parole, parce que cette Parole éternelle a dit « tu n’as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m’as façonné un corps » (He 10,5). La Parole est chair ; bien plus elle est un corps donné, elle est un sang versé. Avec l’institution de l’Eucharistie, Jésus transforme son être tué en « parole », dans la radicalité de son amour qui se donne jusqu’à la mort. » (Benoit XVI- Jésus de Nazareth II). Cette Parole agit en devenant réalité sur la Croix.

Le sacrifice d’expiation de l’Ancien Testament est en fait un rite de guérison, de revivification, où l’homme est guéri au plus profond de lui-même par le pardon des péchés. L’effusion du sang a deux effets : inaugurer la présence de Dieu, c’est-à-dire sa vie et purifier du péché : « D’après la Loi, on purifie presque tout avec du sang, et s’il n’y a pas de sang versé, il n’y a pas de pardon » (He 9,22). Le texte de l’Exode s’exprime ainsi : « voici le sang de l’Alliance que le Seigneur a conclue avec vous sur la base de toutes ces paroles ». Dans l’Eucharistie : la nouvelle alliance est liée au sang. Le sang répandu est l’élément tout à fait capital dans l’œuvre rédemptrice du Christ : « en lui nous trouvons la Rédemption par son sang » (Ep 1,7). Le sacrifice n’est pas d’abord une immolation mais une offrande : il ne faut jamais oublier que ce qui fait l’essence du sacrifice c’est l’offrande de ce que l’on est. Dans l’Ancien Testament, le sacrifice véritable, c’est l’obéissance à la loi de Dieu (1 S 15,22). « Tout grand prêtre est établi pour offrir des dons et des sacrifices ; il était donc nécessaire que notre grand prêtre ait, lui aussi, quelque chose à offrir. » (He 8,3). Jésus est à la fois le grand prêtre et la victime, il s’est offert lui-même. Il est l’agneau immolé, un agneau parfait, car innocent, sans péché. L’agneau pascal est immolé pour que son sang répandu sur le linteau et les montants de la porte soit efficace en évitant à la maison le passage de l’ange exterminateur qui frappe les premiers-nés.

Selon la chronologie johannique, le dernier repas n’est pas le repas pascal (la Pâque aura lieu le soir de la crucifixion cf Jn 18,28). La veille de sa Passion, Jésus était conscient de sa mort imminente. Il savait qu’il ne pourrait pas manger la Pâque. Dans cette claire conscience, il invita ses disciples à une dernière Cène de caractère très particulier, une Cène qui n’appartenait à aucun rite juif déterminé, mais qui était ses adieux, dans lesquels il donnait quelque chose de nouveau. Les rites anciens ne pouvaient être pratiqués ; quand vient leur moment, Jésus était déjà mort ; mais il s’était donné lui- même et ainsi il avait vraiment célébré la Pâque avec eux. De cette façon, l’ancien rite n’avait pas été nié, mais il avait seulement été porté à son sens plénier. Jésus meurt au moment où dans le Temple sont immolés les agneaux pascals. Il se donnait lui-même comme le véritable Agneau, instituant ainsi sa Pâque.

1. **La Nouvelle Alliance, meilleure que l’Ancienne, « au profit de tous. » (He 2,9)**

A la Vigile Pascale, on chante : « Heureuse était la faute qui nous valut pareil Rédempteur ». Lors de la Genèse, Dieu vit que cela était « bon » et la lettre aux Hébreux insiste sur le « meilleur » : « lui est médiateur d’une alliance meilleure, reposant sur de meilleures promesses ». Le salut offert par Jésus-Christ n’est pas seulement la restauration de ce qui aurait été possible en Eden, d’une relation à Dieu de créature à créateur mais une surabondance de salut qui nous donne la vie éternelle et la vie en communion avec Dieu.

* Le sang de la nouvelle Alliance, versé pour la multitude.

« On a là, d’une part, l’abrogation du commandement précédent, à cause de sa faiblesse et de son inutilité – puisque la Loi n’a rien mené à la perfection – et, d’autre part, l’introduction d’une espérance meilleure qui nous fait approcher de Dieu. » (He 7,18-19).
La souffrance et la mort du Fils permettent le passage de l’ancienne alliance à la nouvelle. Pour ouvrir l’accès au ciel à l’humanité perdue, le Christ a offert sa vie. Son sacrifice, offrande de sa personne au Père, se réalise sur la croix : « le sang du Christ fait bien davantage, car le Christ, poussé par l’Esprit éternel, s’est offert lui-même à Dieu comme une victime sans défaut ; son sang purifiera donc notre conscience des actes qui mènent à la mort, pour que nous puissions rendre un culte au Dieu vivant. » (He 9,14). Ce qui n’était qu’image dans l’ancien culte se réalise parfaitement dans la personne du Christ. La mort sur la croix est l’évènement qui la purifie de son péché et qui inaugure la vie divine dans toute l’humanité.

Deux différences importantes sont à noter entre les versions de l’institution de l’Eucharistie : Matthieu et Marc (Mt 26,26-28 - Mc 14,22-24) d’une part, et Paul et Luc d’autre part (1Co 11,23-25 -Lc 22,19-20). Alors qu’en Marc et Matthieu, la parole sur le pain est seulement « Ceci est mon corps ». Chez Luc, nous lisons « Ceci est mon corps, donné pour vous ». Et ce « pour » signifie « au profit de ». Luc, tout comme Paul, pense à la communauté des disciples. Selon Marc, le sang « va être répandu pour une multitude » et Matthieu ajoute « pour une multitude en rémission des péchés ». Cette multitude fait allusion à Isaïe 53,12 et élargit le salut au-delà des disciples. Chez Matthieu et Marc, le sang est sujet : « Ceci est mon sang, le sang de l’Alliance », faisant allusion à Exode 24,8, à la conclusion de l’Alliance au Sinaï. Paul et Luc, eux, disent « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang », indiquant ainsi que c’est la « nouvelle alliance » qui est bue. Ils se réfèrent à Jérémie 31,31.

* Le Serviteur souffrant

La figure mystérieuse du Serviteur en Isaïe (qui est-il ?) anticipe Jésus-Christ, à l’heure de sa Passion : « Arrêté, puis jugé, il a été supprimé. Qui donc s’est inquiété de son sort ? Il a été retranché de la terre des vivants, frappé à mort pour les révoltes de son peuple. » (Is 53,8). Le Serviteur opère la guérison d’une multitude, ce qu’aucun prophète biblique n’avait prétendu faire avant lui. Avec le Serviteur, nous sommes en présence d’un homme qui dessille les yeux d’une multitude, en retournant de l’intérieur ceux qui avaient applaudi à sa condamnation : « Les multitudes de nations seront dans la stupéfaction […] pour avoir vu ce qui ne leur avait pas été raconté, pour avoir appris ce qu’ils n’avaient pas entendu dire » (Is 52, 15). Illuminés de l’intérieur, ceux qui avaient assisté à sa condamnation reconnaissent que « le châtiment qui nous vaut la paix était sur lui » (Is 53,5) et que « c’étaient nos souffrances qu’il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu’il était frappé, meurtri par Dieu, humilié. Or, c’est à cause de nos révoltes qu’il a été transpercé, à cause de nos fautes qu’il a été broyé » (Is 53,4). Le Serviteur se substitue au pécheur pour porter le châtiment. Le Serviteur est bien « l’alliance du peuple, la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles » (Is 42,6-7), ainsi que l’annonçait le premier chant. « C’est grâce à ses plaies que nous sommes guéris » (Is 53,5). L’œuvre accomplie par le personnage du livre d’Isaïe est prodigieuse : le Serviteur « portait le péché des multitudes » (Is 53,12) « Il justifiera les multitudes » (Is 53, 11).
Comment le Serviteur arrive-t-il à rendre justes les pécheurs, alors qu’il ne fait rien de grandiose en apparence ? Il n’y a pas d’équivalent pour aucun personnage de l’Ancien Testament. Seule la Passion de Jésus réalise ce qui est ici esquissé.

* Une fois pour toutes

La lettre aux Hébreux ne cesse de le dire, c’est définitif, c’est vraiment réalisé, nous sommes sauvés : « C’est *une fois pour toutes*, à la fin des temps, qu’il s’est manifesté pour détruire le péché par son sacrifice » (He 9,26) ; « ainsi le Christ s’est-il offert *une seule fois* pour enlever les péchés de la multitude » (He 9,28) ; « C’est pourquoi il est capable de sauver *d’une manière définitive* ceux qui par lui s’avancent vers Dieu, car il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur. » (He 7,25) ; « Il n’a pas besoin, comme les autres grands prêtres, d’offrir chaque jour des sacrifices, d’abord pour ses péchés personnels, puis pour ceux du peuple ; cela, il l’a fait *une fois pour toutes* en s’offrant lui-même. » (He 7,27).

Ce sacrifice unique est efficace, car c’est Jésus lui-même qui s’est donné, le Fils bien-aimé du Père, celui qui est consacré dans l’Esprit : « il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, en répandant, non pas le sang de boucs et de jeunes taureaux, mais son propre sang. De cette manière, il a obtenu une libération définitive. » (He 9,12). Il ne s’agit pas de promouvoir les sacrifices humains, mais que l’offrande puisse agir sur la relation entre l’homme et Dieu, non pas quelque chose d’extérieur comme le sang des animaux mais quelque chose d’intime, de l’ordre de l’amour, du don de soi.

1. **L’efficacité du salut, par l’obéissance d’un Homme-Dieu**
* **Seul un Homme-Dieu pouvait nous sauver**

« Puisque les enfants des hommes ont en commun le sang et la chair, Jésus a partagé, lui aussi, pareille condition : ainsi, par sa mort, il a pu réduire à l’impuissance celui qui possédait le pouvoir de la mort, c’est-à-dire le diable, et il a rendu libres tous ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d’esclaves. » (He 2,14-15).
Jusqu’à l’avènement du Christ, le sang même innocent lorsqu’il était répandu manifestait l’emprise du péché et de la mort, car les rites étaient accomplis par des hommes qui restaient des pécheurs. Seul le sang versé par le Christ va pouvoir engendrer la vie véritable, la vie éternelle, la création d’un monde nouveau, parce que versé par Celui qui est sans péché, Fils de Dieu, l’Homme-Dieu.

Pour Saint Anselme, la seule solution pour nous sauver est qu’un Homme-Dieu apparaisse et qu’il offre sa vie par obéissance. En effet, aucune créature finie ne peut le faire. Un simple homme ne pouvait réaliser ce passage sans sombrer dans le néant. Et si même on supposait que l’offrande put être offerte à notre place par un être divin, elle ne servirait encore de rien, puisqu’elle n’aurait pas de rapport avec l’offenseur. Seul, Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu, pouvait, par son union hypostatique, recevoir et se redonner, dans un unique acte trinitaire, la vie divine. La miséricorde de Dieu est incommensurable à tel point que « *ni plus grande, ni plus juste ne se pourrait penser* » (Anselme - *Cur Deus Homo)*. Elle donne à l’homme la possibilité de régler lui-même sa dette, et par là de s’unir réellement à Dieu comme son enfant. Il s’agit donc d’une nouvelle Alliance, alliance incroyable que Dieu propose à l’homme pour le sortir de l’état de péché, état de désobéissance à la volonté de Dieu et donc état de désunion. « *Reçois mon unique et donne-le pour toi* » (Anselme - *Cur Deus Homo)*.
La mort du Christ est l’acte sacerdotal par excellence, l’acte médiateur qui ouvre le chemin du Ciel. Dieu choisit la chose même qui détruisait l’homme, la mort, pour manifester sa puissance et sauver l’humanité. La mort du Christ est le lieu de passage de l’humanité blessée à l’humanité transfiguré.

* Ce qui se joue c’est l’obéissance d’un Homme-Dieu

« Pendant les jours de sa vie dans la chair, il offrit, avec un grand cri et dans les larmes, des prières et des supplications à Dieu qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé en raison de son grand respect. Bien qu’il soit le Fils, il apprit par ses souffrances l’obéissance et, conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel » (He 5,7-10).
Ce n’est pas l’effusion de sang qui fait la perfection du sacrifice du Christ, ni même le fait que ce soit un sang pleinement innocent, c’est son obéissance, obéissance qui n’est que l’accomplissement de la volonté du Père dans le don de soi. Et ce don est parfait parce que l’obéissance est parfaite. Le Christ, en tant qu’homme, obéit au Père à la manière du Fils éternel et donc parfaitement. Pour que l’offrande du Christ opère le salut, il fallait que ce soit un homme qui obéisse à Dieu pour inverser la logique du premier péché, il fallait qu’une volonté humaine se greffe dans la volonté divine : « Il lui fallait donc se rendre en tout semblable à ses frères, pour devenir un grand prêtre miséricordieux et digne de foi pour les relations avec Dieu, afin d’enlever les péchés du peuple. » (He 2,17) ; « Aussi, en entrant dans le monde, le Christ dit : Tu n’as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m’as formé un corps. Tu n’as pas agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché ; alors, j’ai dit : Me voici, je suis venu, mon Dieu, pour faire ta volonté. » (He 10, 5-7) ; « Et c’est grâce à cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l’offrande que Jésus Christ a faite de son corps, une fois pour toutes. » (He 10,10).

A Gethsémani, l’accord de la volonté humaine avec la volonté divine s’inscrit concrètement en un moment de la vie terrestre de Jésus, elle atteint son point extrême en cette heure d’angoisse où il se trouve seul à sa mission écrasante : « Mon Père, s’il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux. » (Mt 26,39). La volonté humaine n’est pas seulement unie à la volonté divine au plan ontologique par l’union hypostatique, elle lui est aussi unie dans l’ordre moral de la liberté. L’obéissance désigne exactement cette attitude pleinement humaine du Fils à l’égard de son Père, dans l’ordre de la liberté. Notre salut a été voulu humainement par une Personne divine : « je ne cherche pas à faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m’a envoyé. » (Jn 5,30). Là où le premier Adam, dans un jardin, avec toutes les facilités, n’a pas su préférer l’amour à son bien illusoire, le Christ, dans le cas le plus extrême de déréliction et de souffrance, a préféré la fidélité à son Père à la conservation de sa vie, pourtant toute sainte. Là où le premier a refusé de porter sa responsabilité face au mal, le second s’est chargé d’une faute qui n’était pas la sienne. Le renversement est complet.

Jésus, lors de la dernière Cène, accomplit ce qu’il avait dit dans le discours du bon Pasteur « Personne n’enlève ma vie mais je la dépose de moi-même » (Jn 10,18). La vie lui sera enlevée sur la Croix mais déjà maintenant il l’offre lui-même. Il transforme sa mort violente en un acte libre de don de soi pour les autres et aux autres. Et il le sait « J’ai le pouvoir de la déposer, et j’ai pouvoir de la reprendre » (Jn 10,18). Il donne sa vie en sachant que de cette façon il la recevra de nouveau (le verbe grec a les deux sens de prendre et de recevoir). Dans l’acte de donner sa vie, la réponse du Père est incluse et ce sera la Résurrection. Par conséquent, de façon anticipée, il peut se distribuer lui-même, parce que dès maintenant il offre sa vie, il s’offre lui-même. Il peut ainsi instituer maintenant le Sacrement dans lequel il devient le grain de blé qui meurt et dans lequel, à travers tous les temps, il se distribue lui-même aux hommes dans la vraie multiplication des pains. (d’après Benoît XVI – *Jésus de Nazareth II*)

Sur la Croix, Jésus a connu la plus complète déréliction, ne ressentant plus la présence de son Père et répétant les paroles du psaume 22 « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m’as-tu abandonné ? ». Cependant le fait de s’adresser au Dieu qui est silencieux, le fait de souffrir de son absence, traduit un extrême besoin de relation à Lui. Ce sentiment atteint dans le Christ une profondeur insondable, car il traduit son déchirement, si contraire à son être, entre la souffrance et la mort qu’il doit subir, et sa condition d’adorateur parfait du Père, de dispensateur de vie. Au centre même de ce déchirement, le Christ s’adresse à son Père avec confiance pour demander son pardon pour nous : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu’ils font. » (Lc 23,34) et il s’abandonne à son Père de toute sa volonté : « Père, entre tes mains je remets mon esprit. » (citation du ps. 30, Lc 23,46).

* L’amour jusqu’au bout qui donne la vie : la Résurrection

Le Père ne veut pas la violence de la mort. Celle-ci est la conséquence effroyable du péché. Il veut l’Amour absolu du Fils, c’est-à-dire le don total. La mort est le signe du renoncement total à soi-même, par amour de l’Autre. L’obéissance jusqu’à la mort, ou l’obéissance comme mort de la volonté, l’ouvre à recevoir parfaitement en son humanité la marque du vouloir divin, le sceau de l’Amour. Le corps du Christ est la clé de voûte. Il est le lieu de la rupture avec le péché et de l’ouverture à la vie, lieu de la fidélité de Dieu qui ne détruit pas sa créature mais la sauve.
« Avant la fête de la Pâque, sachant que l’heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu’au bout. » (Jn 13,1). Dans le lavement des pieds, Jésus a rendu à ses disciples le service de l’esclave, « il s’anéantit lui-même » (Ph 2,7). Dans un geste contraire à celui d’Adam qui avait essayé par ses propres forces d’allonger le bras pour conquérir le divin, le Christ, à l’inverse, est descendu de sa condition divine au point de devenir un homme, « prenant la condition d’esclave » et « il s’est fait obéissant jusqu’à la mort sur une croix » (Ph 2,7-8). Il se dépouille de sa splendeur divine, il s’agenouille devant nous, il lave nos pieds pour nous rendre capable du banquet nuptial, son amour serviable nous fait sortir de notre orgueil et nous rend capable de Dieu. « C’est pourquoi Dieu l’a exalté » (Ph 2,9).

Dans la Résurrection du Fils de l’homme, quelque chose de totalement différent s’est produit : Jésus n’est pas revenu à la vie normale de ce monde, comme c’était arrivé à Lazare et aux autres morts ressuscités par lui. La Résurrection de Jésus fut une sorte d’évasion vers un genre de vie totalement nouveau, vers une vie qui n’est plus soumise à la loi de la mort et de la corruption, mais qui est située au-delà de cela, une vie qui a inaugurée une nouvelle dimension de l’être-homme. Les disciples ont eu autant de mal à comprendre la Résurrection qu’à accepter la Croix. L’expérience était unique et dépassait toute expérience et pourtant demeurait incontestable : Jésus est présent de manière absolument réelle, il est vivant et il leur a parlé, il leur a permis de le toucher, même s’il n’appartient plus au monde de ce qui est normalement touchable. Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d’être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir, un avenir d’un genre nouveau pour les hommes. La Résurrection fait entrevoir l’espace nouveau qui ouvre l’histoire au-delà d’elle-même et crée le définitif. Désormais avec son propre corps, l’homme Jésus appartient aussi et totalement à la sphère du divin et de l’éternel : « A partir de ce moment, l’esprit et le sang ont leur place en Dieu » (Tertullien). « Cet éloignement extrême du Fils incarné par rapport au Père signifie aussi immédiatement son retour à lui » (Hans Urs von Balthasar – *La Gloire et la Croix*) : du corps outragé au corps glorieux, la mort est l’acte ultime de l’Homme-Dieu qui ouvre la porte du Ciel. Ainsi la croix devient le symbole de la vie.

**Conclusion**

« Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu’à la fin » (Jn 13,1). Avec la dernière Cène est arrivée l’« heure » de Jésus, vers laquelle son œuvre était orientée depuis le début. L’essentiel de cette heure est circonscrit par Jean avec deux paroles fondamentales : c’est l’heure du passage et c’est l’heure de l’amour.

« L’amour même est le processus de passage, de la sortie des limites de la condition humaine vouée à la mort, dans une altérité que nous ne pouvons pas dépasser, la sortie par-delà les barrières de l’individualité fermée, qu’est précisément l’agapè, l’irruption dans la sphère divine. « Jusqu’à la fin » car c’est la totalité du don : « c’est achevé » (Jn 19,30). Sortie de Jésus du sein du Père et retour vers le Père où Jésus n’abandonne pas la chair mais attire à lui tous les hommes. » (Benoît XVI – Jésus de Nazareth II)

« Jésus se trouve jeté au beau milieu du contentieux immémorial qui sépare Dieu et l’homme : il est pris en tenaille dans sa double solidarité avec les hommes pécheurs et avec la sainteté de Dieu, et le choc, qui atteint son paroxysme dans la Croix, y trouve aussi son dénouement. » (Père Gitton).

« Par le Christ mourant sur la croix, l’humanité qu’il portait toute en lui se renonce et meurt. Mais ce mystère est plus profond encore. Celui qui portait en lui tous les hommes était délaissé de tous. L’homme universel mourut seul. Plénitude de la kénose et perfection du sacrifice ! il fallait cet abandon – et jusqu’à ce délaissement du Père – pour opérer la réunion. Mystère de solitude et mystère de déchirement, seul signe efficace du rassemblement et de l’unité. Glaive sacré, allant jusqu’à séparer l’âme et l’esprit, mais pour y faire pénétrer la Vie Universelle. » (Cardinal de Lubac – *Catholicisme*)